

Repenser le monde : nouvelles perspectives dans l'écriture de femmes ivoiriennes
Fanny Martín Quatremare (coord.)

Travail de mémoire et dimension éthique dans l'œuvre de Véronique Tadjo

Carmen MATA BARREIRO

Universidad Autónoma de Madrid

carmen.mata@uam.es

<https://orcid.org/0000-0001-7720-1490>

Resumen

Este artículo analiza la obra de la escritora Véronique Tadjo, y, particularmente, dos novelas, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda* y *En compagnie des hommes*, que evocan dos grandes crisis de la África contemporánea, el genocidio de los tutsi en Ruanda y la epidemia de Ébola, y proponen una reflexión sobre la solidaridad y sobre nuestra responsabilidad frente al futuro del planeta. En una perspectiva interdisciplinar, estudiamos el trabajo de memoria, la dimensión ética y la «conciencia planetaria» (Mbembe, 2023).

Palabras clave: conciencia planetaria, violencia, responsabilidad, *care*, escritora africana.

Résumé

Cet article analyse l'oeuvre de l'écrivaine Véronique Tadjo, et particulièrement deux de ses romans, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda* et *En compagnie des hommes*, qui évoquent deux grandes crises de l'Afrique contemporaine, le génocide des Tutsi au Rwanda et l'épidémie d'Ébola, et proposent une réflexion sur la solidarité et sur notre responsabilité face à l'avenir de la planète. Dans une approche transdisciplinaire, nous étudions le travail de mémoire qu'elle y mène, la dimension éthique et la « conscience planétaire » (Mbembe, 2023).

Mots clé : conscience planétaire, violence, responsabilité, *care*, écrivaine africaine.

Abstract

This article focuses on the writing of Véronique Tadjo and especially on her novels *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda* and *En compagnie des hommes*, which offers a literary representation of two important crises in Africa, the Rwandan Genocide and the Ebola's epidemic, and calls for the solidarity and the consciousness of our responsibility toward the future of the planet. By a transdisciplinary approach, we study the work of memory, the ethics and the «Planetary Consciousness» (Mbembe, 2023).

* Artículo recibido el 22/03/2024, aceptado el 30/05/2024.

Keywords: Planetary Consciousness, violence, responsibility, care, African writer.

1. Introduction

L'écriture de Véronique Tadjou, poète, romancière, universitaire et peintre franco-ivoirienne, se caractérise essentiellement par une posture qui allie engagement, volonté d'approfondir des sujets qui touchent l'histoire africaine et désir de comprendre et d'aider à comprendre les grands problèmes qui nous concernent tous et toutes. Née en 1955 à Paris, d'un père ivoirien et d'une mère française, elle grandit et fait l'essentiel de ses études à Abidjan, et vit dans plusieurs pays de l'Afrique issue de la colonisation.

Munie d'une double identité et héritage culturel (français et ivoirien) et d'une solide formation universitaire¹, elle fait partie des auteur.e.s qui bâtissent une littérature qui réfléchit et qui s'interroge, et engage un dialogue avec le lecteur autour des questions associées à notre responsabilité comme êtres humains. Elle se rapproche de la posture de sa compatriote, l'écrivaine et philosophe Tanella Boni, qui soutenait, lors du récent colloque *Actualité de la philosophie africaine* (Université Toulouse Jean Jaurès et Sciences Po, Paris, 15-18 janvier 2024), que « notre tâche, c'est de repenser les grands problèmes, les grands sujets de notre temps ».

Même si Tadjou se perçoit toujours comme poète, ses livres les plus reconnus sont ses romans et ses livres pour la jeunesse, où elle analyse les grands mythes tels que Nelson Mandela et la Reine Pokou, et s'inspire de l'histoire familiale (*Loin de mon père*, 2010) et de l'histoire africaine (*Reine Pokou*, 2004, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, 2000). Chez elle, le roman apparaît comme un genre apte à entreprendre une archéologie de l'histoire et de la mémoire, un travail de quête de vérité et un laboratoire où l'on aborde de graves questions philosophiques telles que la violence et le mal, ainsi que celle de la prise en charge, par l'humanité, de l'équilibre écologique, de la santé des êtres humains et de la nature, revendiquée comme indissociable. Parmi ses romans, deux nous semblent particulièrement riches tant sur le plan du sujet que sur le plan de leur poétique : *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda* (2000) et *En compagnie des hommes* (2017).

2. *L'ombre d'Imana* : travail de mémoire et empathie

Le projet de ce roman est né dans le cadre d'une résidence d'écriture au Rwanda, quatre ans après le génocide des Tutsi, à laquelle une dizaine d'écrivains africains, poètes, romanciers et dramaturges – dont Boubacar Boris Diop et Tierno

¹ Elle s'est spécialisée dans le domaine anglo-américain à la Sorbonne Paris IV et a fait une thèse de doctorat en Civilisation africaine américaine. Elle a dirigé le Département de Français et d'Études francophones de l'Université du Witwatersrand à Johannesburg (2007-2015).

Monénembo – ont été invités. L’objectif en était de produire une œuvre de fiction en vue de lutter contre l’oubli et de faire un travail de mémoire. Dans son roman *Murambi, le livre des ossements* (2000), Boris Diop (2011 [2000]: 269) revendique la fonction du romancier : « Le devoir de mémoire est avant tout une façon d’opposer un projet de vie au projet d’anéantissement des génocidaires et le romancier y a son mot à dire ».

Tadjo (2000: 133) expose dans son livre la spécificité de son projet : « Comprendre. Disséquer les mécanismes de la haine. Les paroles qui divisent. Les actes qui scellent les trahisons. Les gestes qui enclenchent la terreur ». Elle assume un double engagement concernant la mémoire du génocide des Tutsi, à savoir travailler « la fiction [...] [comme] matériau » (Tadjo, 2002 : 192), et « apporter au lecteur des bases solides dans la réalité » (Tadjo, 2002 : 192), ce qui l’amène à écarter l’idée d’« une narration classique » (Tadjo, 2002 : 191) et à faire le choix d’un récit hybride qui emprunte des éléments au récit de voyage, aux nouvelles et aux contes.

L’ombre d’Imana. Voyages jusqu’au bout du Rwanda est traversé par un axe chronologique qui détermine sa structure : « Le premier voyage » (Tadjo, 2000 : 9) est suivi de « Le premier retour » (Tadjo, 2000 : 47), auquel succède « Le deuxième voyage » (Tadjo, 2000 : 89), suivi de « Le deuxième retour » (Tadjo, 2000 : 133). Le travail de recherche et d’exploration est nourri par l’empathie, attentive aux souffrances et aux traumatismes d’autrui et intégrant un métadiscours sur la nécessité de témoigner et d’aider l’autre. L’empathie ou la « sollicitude » (Ricoeur, 1990 : 224), perçue par Paul Ricoeur comme un outil herméneutique du soi dont la fonction cruciale est le transfert intersubjectif, rejoint les théories du *care* (le soin, le souci des autres : cf. Carole Gilligan, Joan C. Tronto, Martha C. Nussbaum), pour lesquelles pouvoir se reconnaître en autrui et comprendre à quel point son humanité est la nôtre, est au cœur de l’éthique et constitue le fondement de la solidarité voire d’un nouvel humanisme. Dès l’incipit, Tadjo (2000 : 11) manifeste son adhésion à cette représentation de la littérature, de son travail en écrivaine :

Je parlais avec une hypothèse : ce qui s’était passé nous concernait tous. Ce n’était pas uniquement l’affaire d’un peuple perdu dans le cœur noir de l’Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C’était marcher dans l’obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur.

À son approche empathique du génocide des Tutsi s’ajoute, dans son énonciation, sa revendication de « l’africanité »², associée à la théorie postcoloniale et à la

² Tadjo adhère ainsi à la posture que partagent d’autres écrivain.e.s et chercheur.e.s africain.e.s tel.les qu’Achille Mbembe (2023b : 68), qui revendique les « archives africaines », et Felwine Sarr (2016 : 14), qui invoque l’« Afrotopia », « une utopie active qui se donne pour tâche de débusquer dans le réel africain les vastes espaces du possible et les féconder ».

critique socio-politique qui y est inhérente – comme le souligne Viviane Gbadoua Uetto (2013), dans son étude *Littérature féminine ivoirienne. Une écriture plurielle* –, et que Tadjó (2018) met en relief dans son article « Il est grand temps d'inscrire la littérature du Sud dans l'imaginaire francophone occidental ».

2.1. L'écriture de l'indicible : formes et stratégies

Le recours au récit de voyage, explicité dès le « seuil » (Genette, 1987) du livre, pour aborder l'indicible et « l'intolérable » (Bourdelaïs & Fassin, 2005) du génocide s'est avéré fort pertinent et riche sur le plan narratif et éthique. En effet, Tadjó entreprend ce que Josias Semujanga (2007: 1) perçoit comme « subversion » du récit de voyage et que nous estimons être plutôt une métamorphose ou adaptation de ce genre au moyen de l'intégration ou alliage d'autres genres et discours tels que le reportage et le témoignage. Elle réussit ainsi à dépeindre le processus et l'évolution de l'observation propre au récit de voyage parallèlement à la traduction du voyage intérieur de la narratrice, qui dévoile la peur de la rencontre de la mort dans un pays qui était décrit par des historiens tels qu'Hélène Dumas (2024[2014] : 311) comme un « charnier à ciel ouvert » en 1994. Elle souligne son effort pour apprivoiser les images médiatiques porteuses d'« horreur » (Tadjó 2000 : 11) : « Je ne voulais pas que le Rwanda reste un cauchemar éternel, une peur primaire ».

Ainsi, le roman commence par la description du premier voyage au Rwanda, depuis Durban en Afrique du Sud, où une première rencontre, avec le regard d'un Rwandais qui avait fui son pays et qui survivait en surveillant les voitures, a montré la destruction qu'il avait subie, le néant : « Ses yeux étaient ceux d'un prisonnier, des yeux aveuglés par l'obscurité et le vide » (Tadjó, 2000 :13). En arrivant à la capitale du Rwanda, Kigali, la narratrice explore la ville, ses rues et ses habitants, en essayant de repérer des « vestiges de la guerre » dans cette terre perçue comme « terre de douleurs » (Tadjó 2000 : 19), de même que des indices d'une certaine résilience porteuse d'espoir : « Kigali se dépouille de son passé et endosse les habits d'une nouvelle existence » (Tadjó 2000 : 18). Un discours qui traduit des sensations et des sentiments fait place à des données à l'état brut concernant des « lieux de mémoire » (Nora, 1984) du massacre tels que l'église de Nyamata : « Site de génocide. + ou – 35 000 morts » (Tadjó, 2000 : 19), suivies de la description de la dépouille exhumée d'une jeune femme violée et assassinée sauvagement, « une momie du génocide » qui est exposée « pour l'exemple [...], pour que personne n'oublie » (Tadjó, 2000 : 20), en témoin du Mal absolu.

La mort mise à nu et son odeur et le chaos aux églises de Nyamata et de Ntarama font jaillir la mémoire du massacre. Après la visite des « lieux de mémoire », la narratrice rend hommage à une infirmière italienne, Tonia Locatelli, assassinée par des militaires quand elle a demandé de protéger et de sauver les Tutsi. Elle rend visite à des familles dont la famille Kubwimana (Tadjó, 2000 : 29-32), et à des femmes telles que Consolate (Tadjó, 2000 : 37-38), « qui a fait son deuil du futur » (Tadjó, 2000 : 38),

et Nelly (Tadjo, 2000 : 44-46); et elle y découvre à quel point « [c]’est le pays tout entier qui est blessé. Personne n’est épargné » (Tadjo, 2000 : 31).

Le récit accueille des analyses sur le plan synchronique tels que le degré de responsabilité des coupables du génocide ainsi que d’autres, sur le plan diachronique, concernant la genèse du racisme. Des voix sont convoquées pour aider à la compréhension du génocide telles que celle d’un avocat de Kigali, engagé dans la justice et œuvrant dans le projet de « réconciliation nationale » (Tadjo 2000 : 33), qui disserte sur les catégories de responsabilité concernant les crimes de génocide, et celle d’un journaliste qui analyse le rôle de la campagne de désinformation et de manipulation politique, et qui affirme : « Nous portons tous la responsabilité de cet échec humanitaire » (Tadjo, 2000 : 43).

Aux analyses et aux témoignages, aux descriptions, explications et réflexions, s’ajoutent des nouvelles et des contes tels que « Anastase et Anastasie » (Tadjo, 2000 : 69-77) qui, tout en s’inspirant des témoignages des victimes et de ce que l’écrivaine avait vu et entendu sur les sites du génocide, laisse une large place à l’imagination et s’adresse directement à l’émotion du lecteur : « il fallait donner au lecteur des bases solides dans la réalité. [...] Une fois cela acquis, j’ai laissé parler mon imagination » (Tadjo, 2002 : 192).

2.2. Émotions et dimension politique : formes textuelles du partage

Une des caractéristiques foncières de ce roman est le déplacement de l’intensité émotionnelle, de la situation en elle-même à la relation de la narratrice à son sujet. Nous observons, dès l’incipit, comment la narratrice s’engage dans un processus d’empathie, et dans son récit, elle partage avec le lecteur ses réactions, ses émotions de même que le besoin d’éviter la saturation émotionnelle déclenchée par le poids du résultat de ses découvertes, de ses recherches : « Je ne pouvais plus garder le Rwanda enfoui en moi. Il fallait crever l’abcès, dénuder la plaie et la panser » (Tadjo, 2000 : 11).

La gestion émotionnelle constitue aussi un élément structurant, comme nous pouvons constater lorsque la narratrice énonce « Le premier retour » (Tadjo, 2000 : 47-48). Elle dépeint la façon dont son cheminement de rapprochement du Rwanda a abouti à l’envahissement, à l’emprise du Rwanda sur elle :

Le Rwanda est en moi, en toi, en nous. Le Rwanda est sous notre peau, dans notre sang, dans nos tripes. Au fond de notre sommeil, dans notre esprit en éveil. Il est le désespoir et l’envie de revivre. La mort qui hante notre vie. La vie qui surmonte la mort (Tadjo, 2000 : 48).

Ces paroles traduisent « le choc initial » (Tadjo, 2002 : 191) qui, comme elle décrit lors d’une entrevue, a été provoqué par la réalité physique du génocide lorsqu’elle est allée sur les sites et lorsqu’elle a écouté les témoignages. L’intensité du vécu dans cette première étape de l’expérience lui fait traverser la frontière entre les émotions et les affects et la dimension politique. Et tout en exprimant l’angoisse et la peur, la

narratrice se pose des questions sur l'origine des facteurs de destruction de la société et du vivre-ensemble et sur la façon dont ils l'empoisonnent :

Et j'ai peur quand j'entends parler chez moi d'appartenance, de non-appartenance. Diviser. Façonner des étrangers. Inventer l'idée du rejet. Comment l'identité ethnique s'apprend-elle ? D'où surgit cette peur de l'Autre qui entraîne la violence ? [...] Un jour, la vie quotidienne s'efface pour faire place au chaos. Où étaient enfouies les graines de la haine ? Dans la nuit de l'aveuglement absolu, qu'aurais-je fait si j'avais été prise dans l'engrenage du massacre ? Aurais-je résisté à la trahison ? Aurais-je été lâche ou courageuse ? Aurais-je tué ou me serais-je laissé tuer ? (Tadjo, 2000 : 47-48).

La narratrice partage avec le lecteur le « voyage intérieur » (Tadjo, 2002 : 191) que l'écrivaine affirme avoir fait : « entrer dans un questionnement sur la vie et la mort, sur la nature humaine, et sur le Bien et le Mal ; découvrir le côté obscur de l'homme, mais aussi ce qui peut nous rester comme espoir après une telle horreur » (Tadjo, 2002 : 191-192). Et la clause du roman exprime la présence de la blessure chez la narratrice, « Je ne suis pas guérie du Rwanda » (Tadjo, 2000 : 133). Parallèlement, dans la même clause, la médiation de la narratrice nous conduit à un déplacement affectif en nous invitant à partager sa préoccupation sur l'avenir de « notre » humanité, et ce sont les derniers mots que le lecteur reçoit et intériorise : « Comprendre. Notre humanité est en danger » (Tadjo, 2000 : 133).

2.3. Émotions et conscience morale : écouter les bourreaux, lire la haine

Nous avons observé comment la narratrice appelle le lecteur au dialogue, au débat, à une réflexion partagée. Elle laisse apparaître une sorte d'appel à la conscience plutôt que l'expression d'une opinion personnelle. Dans le récit de son « deuxième voyage », elle amène le lecteur à la prison de Rilissa, où les détenus, « Sept mille prisonniers » (Tadjo, 2000 : 108), sont accusés de génocide. Elle nous transmet les paroles de « [l]'homme qui parle au nom des condamnés à mort » (Tadjo, 2000 : 112), tout en précisant qu'il a « le visage de M. Tout-le-monde. Pas même un trait particulier qui pourrait lui donner l'air coupable » (Tadjo, 2000 : 112), ce qui nous rappelle ce que Hannah Arendt (1966) a appelé le mal radical, devenu banal par sa réalisation par des citoyens ordinaires.

Lorsque la narratrice met le lecteur face à des femmes « meurtrières, femmes génocidaires, femmes contraintes à tuer, accusées d'avoir tué leurs époux, leurs enfants, des amis, des voisins, des inconnus. Femmes qui ont aidé des hommes à commettre des viols » (Tadjo, 2000 : 114), en prenant conscience d'un degré d'intolérabilité plus élevé, elle dialogue avec le lecteur pour justifier l'intégration de ce témoignage : « On les aurait voulues innocentes » (Tadjo, 2000 : 115). Et elle l'invite à partager une

injonction : « Fermer les yeux sur la laideur du monde. Mais ouvrir les pupilles sur la vérité [...] Seule l'impunité enfante la mort » (Tadjo, 2000 : 115).

Une pratique scripturale différente est celle de transcrire le discours d'un bourreau sans aucune présentation préalable, de faire entendre un long discours qui heurte la sensibilité du lecteur par la description de la cruauté de la violence exercée et par le fait de dépeindre les massacres comme s'il s'agissait de la chasse à des animaux nuisibles, des « cafards » (Tadjo, 2000 : 118), des *Inyenzi*³, auxquels, à travers un processus de déshumanisation, on les assimilait. C'est le cas de « Froduard, le jeune paysan devenu meurtrier » (Tadjo, 2000 : 115-118), titre qui précède un discours cru, sans aucune information complémentaire. Ce discours permet de comprendre le degré de fanatisme et le travail de manipulation politique qui déterminent la justification du « nettoyage » ethnique touchant même les enfants : « Il fallait aussi tuer les enfants car beaucoup des chefs du FPR étaient des enfants eux-mêmes quand ils se sont sauvés du pays. Le nettoyage devait être absolument total » (Tadjo, 2000 : 118).

Faire ressentir la violence et faire mieux comprendre la haine associée à la manipulation politique de l'ethnicité a été le but de la reproduction du manifeste du « Hutu Power, les dix commandements des Bahutus » (Tadjo, 2000 : 126-127), publié dans le journal des extrémistes pro-Hutus, *Kangura*, le 10 décembre 1990. Il s'agit d'un manifeste qui prône l'exclusion des Tutsi et leur représentation comme des « ennemis » et déclare que les Hutus qui se rapprochent d'eux doivent être considérés comme des « traîtres ». Véronique Tadjo a tenu à partager ce texte qui l'avait bouleversée lorsqu'elle l'avait lu :

J'ai reproduit le manifeste du Hutu Power parce que, la première fois que je l'ai lu, j'ai eu des frissons de peur dans le dos. Je me suis demandée comment il était possible d'écrire des choses pareilles, faire preuve d'une telle haine envers une partie de la population de son propre pays. Pour moi, c'est un texte extrémiste sur l'exclusion, un problème qui touche aujourd'hui tant de pays africains. (Tadjo, 2002 : 193).

L'écrivaine décide ainsi de faire appel à un texte de nature historique qui renseigne et bouleverse le lecteur et qui l'oblige à déconstruire des idées reçues et à réfléchir à l'importance de la lucidité. Les émotions sont ainsi conçues comme des vecteurs possibles de la conscience morale.

3. *En compagnie des hommes* : mémoire d'Ébola, voix de la nature blessée

Véronique Tadjo poursuit le travail de mémoire de l'Afrique dans *En compagnie des hommes* (2017), et s'engage dans une voie de la réflexion éthique qui, tout en étant attachée à l'idée de responsabilité, proche de la proposition de Paul Ricœur (cf. « une

³ *Inyenzi* : en kinyarwanda, langue bantoue parlée au Rwanda, littéralement, « cafard », nom donné aux Tutsi (cf. Mukasonga, 2006).

éthique de responsabilité », Ricœur, 2017 : 99), élargit l'objet de responsabilité éthique à ce que le philosophe camerounais Achille Mbembe (2023b : 71) appelle le « vivant », et qu'il a développé dans son livre *La Communauté terrestre* (2023a).

Après avoir réfléchi sur les souffrances infligées à l'homme par l'homme, Tadjou se focalise sur la tragédie de l'épidémie d'Ébola et sur les souffrances qu'elle a provoquées chez les êtres humains, entre décembre 2013 et mars 2015. L'empathie s'exprime dès le péri-texte : « Aux victimes de la Guinée, du Liberia et de la Sierra Leone. À tous ceux qu'Ébola a touchés de près ou de loin, c'est-à-dire à nous, les hommes » (Tadjou, 2017 : 9).

En ce qui concerne les choix esthétiques, Tadjou recourt au conte philosophique et au roman choral en donnant la parole à tous les acteurs, humains et non humains, qui participent à une réflexion sur la vulnérabilité, la responsabilité et l'interdépendance.

3.1. Le Baobab : arbre symbole, arbre-mémoire

Si les premières pages, intitulées « Le commencement », plongent le lecteur dans un contexte social bouleversé par l'irruption de la maladie, qui touche des enfants et qui s'avère ravageur, les chapitres successifs donnent voix, en ayant recours à des monologues, à une série de personnages dont le premier est « L'arbre à paroles », « Baobab, arbre premier, arbre éternel, arbre symbole » (Tadjou, 2017 : 37). Après le Baobab, prennent la parole ceux et celles qui « lutte[nt] de toutes [leurs] forces » (Tadjou, 2017 : 39), le médecin, l'infirmière, le creuseur des tombes, la mère, la survivante devenue volontaire, le préfet, le volontaire étranger infecté, la mère adoptive d'un enfant orphelin, le poète et le chercheur congolais. Les derniers personnages sont ceux qui proviennent du « fin fond de la forêt » (Tadjou, 2017 : 139), à savoir le virus d'Ébola et la Chauve-Souris. Au dernier chapitre, c'est de nouveau le Baobab qui prend la parole, et qui annonce que « l'épidémie est enrayée » (Tadjou, 2017 : 161).

C'est le Baobab qui, en « vieux témoin des âges écoulés » (Corbin, 2020 : 31), et se représentant comme « le lien qui unit les hommes au passé, au présent et au futur incertain » (Tadjou, 2017 : 21), fait le récit du changement des cosmovisions, des imaginaires et du rapport à la Terre, à l'intérieur duquel il place l'irruption de l'épidémie d'Ébola. Sa première remarque critique touche la déforestation, présentée comme un indice de l'attitude arrogante des êtres humains :

Mais les êtres humains ont détruit nos espoirs. Partout où ils se trouvent, ils s'attaquent à la forêt. Nos troncs s'écrasent dans un bruit de tonnerre. [...] On ne décime pas la forêt sans faire couler du sang. Les hommes d'aujourd'hui se croient tout permis. Ils se pensent les maîtres, les architectes de la nature. Ils s'estiment seuls habitants légitimes de la planète alors que des millions d'autres espèces la peuplent depuis des millénaires.

Aveugles aux souffrances qu'ils infligent, ils sont muets devant leur propre indifférence (Tadjo, 2017 : 22).

Accusant les êtres humains de « voracité » (Tadjo, 2017 : 22), le Baobab décrit la destruction des écosystèmes particuliers qui assuraient la vitalité des habitats de certaines espèces biologiques et revendique la Terre comme « *inappropriable*⁴ » (Mbembe, 2023a : 88), où « habiter suppose nécessairement co-habiter, c'est-à-dire *faire place à d'autres que soi, à d'autres êtres que les humains* » (Mbembe, 2023a : 89). Le Baobab exprime sa vocation d'être une demeure pour tous, où nul n'est privé d'abri :

Nous, les arbres, abritons un univers à lui seul arc-en-ciel : oiseaux et insectes, lianes, fleurs, mousse et lichen viennent se réfugier dans nos bras, le long de notre écorce douce ou rêche. D'autres créatures se reposent dans nos sommets, y chassent ou y mangent. Bourgeons, fruits ou feuilles tendres (Tadjo, 2017 : 23).

Il dépeint la destruction d'un environnement, la dégradation des terres, la transformation des forêts boisées en forêts claires, arbustives, ce qui traduirait un imaginaire de la *toute-puissance* (Mbembe, 2023a : 93) chez l'être humain :

Hélas, trop d'entre nous sont partis pour laisser place à des arbustes qui peinent à s'affirmer. [...] Les hommes brûlent nos branches, saignent nos troncs. [...] ils coupent sans pitié. Ils ne voient en nous qu'une valeur d'échange. Regardez comme nos sols s'effritent et perdent de leur substance! L'humus riche et parfumé s'assèche (Tadjo, 2017 : 23-24).

Et il exprime sa préoccupation en constatant l'oubli, chez les humains, du nécessaire rapport d'interdépendance ainsi que leur ignorance des dangers qui s'ensuivent :

Si seulement les hommes pouvaient voir plus loin! Si seulement ils savaient prévoir leur déclin, l'épuisement, la dégradation. Peut-être comprendraient-ils enfin qu'ils dépendent de nous, et qu'en ce siècle de désastre des centaines de peuples qui s'étaient abrités dans la forêt ont disparu avec leurs langues, leurs savoirs et leurs belles coutumes. (Tadjo, 2017 : 24).

Tadjo se rapproche ici de « l'éthique de la considération » proposée par la philosophe française Corine Pelluchon (2018), qui vise à déterminer les dispositions morales requises pour « être-avec-le-monde-et-avec-les-autres » (Pelluchon, 2018 : 233). Celle-ci adhère à l'humilité comme une voie qui mène à la reconnaissance de notre vulnérabilité, et, par conséquent, à la réalisation de l'égalité inhérente de tous les êtres, humains et non humains. Sa réflexion s'appuie sur la notion de « transcendence » (Pelluchon, 2018 : 95-96), qui désigne un mouvement d'approfondissement du moi ainsi que du monde commun auquel ce moi appartient, en s'ouvrant et en se

⁴ En italique dans le texte.

rapprochant d'autres êtres vivants. On passerait du « vivre de » au « vivre avec » et au « vivre pour » (Pelluchon, 2018 : 159-160).

3.2. Ceux et celles qui luttent

Dans le chapitre de « L'arbre à paroles » (Tadjo, 2017 : 19), la voix du Baobab oppose « la force vitale [...] [de] la sève » (Tadjo, 2017 : 21) et l'action protectrice des arbres comme « gardiens des rivières, des fleuves et des mers » (Tadjo, 2017 : 24) à la force destructrice des êtres humains, qui « nous assassinent [et qui] brisent les chaînes de l'existence » (Tadjo, 2017 : 26). Mais il reconnaît que « tous les êtres humains ne sont pas les mêmes » (Tadjo, 2017 : 26) :

Tous ne sont pas à la recherche d'essences de bois rares, de bois exotiques afin de les vendre au prix le plus fort à des marchands sans vergogne. Tous n'incendient pas la brousse pour arrondir leurs fins de mois. Tous ne sont pas de grands planteurs de palmiers à huile, d'hévéas, de cacaoyers, de caféiers ou d'eucalyptus pour grossir leur rente. Récoltes achetées et transportées dans d'immenses navires-conteneurs qui fendent les mers, ils vont vider leurs cargos quelque part en Occident, après que les Bourses de Londres, Paris et New York auront décidé des cours mondiaux. (Tadjo, 2017 : 26-27).

Et, lorsque la crise d'Ébola se déclenche, le Baobab tient à mettre en valeur « le courage des [c]ombattants farouches pour la survie des autres et pour leur propre survie » (Tadjo, 2017 : 36) : « Je veux raconter leurs histoires, donner une voix à tous ceux qui se sont élevés au-dessus de la frayeur. Êtres ordinaires aux actes extraordinaires [...] je veux honorer leur bravoure » (Tadjo, 2017 : 37). Et ces paroles donnent le rythme pour que tous les acteurs impliqués dans la tragédie d'Ébola, tous ceux et celles que Tadjo perçoit comme des « héros » (Dansoko, 2017 : 11), puissent s'exprimer. Chaque acteur a une section, introduite par une épigraphe, et dans cet espace et ce temps, comme dans une pièce de théâtre, il expose son expérience spécifique de l'épidémie.

Ainsi, le médecin qui soigne les malades décrit les défis de la lutte quotidienne pour éradiquer Ébola, « l'immensité de la tâche qui se dresse devant nous » (Tadjo, 2017 : 46) :

Je suis un intrus sur le territoire de la mort. C'est son empire. Elle en est l'impératrice au pouvoir absolu. Je suis comme un astronaute qui flotte dans l'espace à mille lieues de la terre. La moindre déchirure dans sa combinaison, et il est perdu. La moindre déchirure dans la mienne, et, comme lui, je suis perdu (Tadjo, 2017 : 49).

L'infirmière dépeint le lourd travail et son évolution depuis le début de la crise, où le personnel médical a soigné les malades « à mains nues » (Tadjo, 2017 : 56), et la façon dont elle a apprivoisé la terreur initiale. Elle souligne le sentiment de solitude à

cause de l'attitude de certains citoyens envers ceux et celles qui travaillent dans un service anti-Ébola, déterminée par la peur et la méfiance provoquées par les rumeurs et les thèses négationnistes. Et elle exprime sa volonté de continuer à lutter « pour empêcher le règne de l'inacceptable » : « Nous avons fait notre devoir sur terre » (Tadjo, 2017 : 65).

Le témoignage d'un jeune étudiant volontaire devenu creuseur de tombes traduit également la générosité et le courage. L'une de ses préoccupations majeures est le souci d'enterrer les morts avec « dignité » (Tadjo, 2017 : 71) ainsi que la sauvegarde de sa santé mentale et celle de son compagnon dans la lutte, le « pulvérisateur [...] [u]n guerrier avec une armure en plastique » (Tadjo, 2017 : 73), qui désinfecte tout avec du chlore.

Une mère crie son désespoir et son impuissance ayant vu mourir ses trois fils : « Une mère ne doit pas être témoin de la mort de ses enfants. Ses yeux ne peuvent pas [...] voir les êtres qu'elle a portés dans son ventre mourir sans qu'elle puisse leur donner une fois encore la vie » (Tadjo, 2017 : 81). L'abnégation a entraîné la contagion et la mort de ses fils et va l'atteindre, elle aussi. Elle demande à mourir chez elle, dans la maison qui accueille tous ses souvenirs : « c'est là aussi que nous nous sommes aimés tellement fort » (Tadjo, 2017 : 80).

Une jeune survivante raconte son vécu éprouvant de la maladie, l'absence de repères, la désorientation, le nouveau rapport au temps : « entrer dans un hôpital, c'est entrer dans un souterrain. Tout devient noir. Il n'y a plus de repère. Il y a juste un dedans et un dehors. Le temps est maître, écrasant, c'est à lui qu'il faut obéir » (Tadjo, 2017 : 90). Le nouveau rapport au temps dépasse son expérience comme malade, car un fossé est creusé entre son passé familial et son avenir, une cassure qui détermine que la mort de ses parents et de ses frères au village et l'accusation d'être responsable d'avoir contaminé des membres de sa famille habitant la ville la poussent à entamer une quête de sens. Elle décide d'être utile, de réparer le fait de n'avoir rien pu faire pour ses parents et ses frères et de montrer sa reconnaissance envers les soignants qui « se sont donnés entièrement pour chasser Ébola de mon corps » (Tadjo, 2017 : 90). Et elle s'engage comme membre d'un groupe de femmes survivantes d'Ébola chargées de montrer que la science médicale peut aboutir à la guérison et surtout que la société ne doit pas bannir les survivants car ils ne constituent pas un danger. Dans ce processus de reconstruction de sa vie, elle est consciente de porter « des cicatrices invisibles, mais douloureuses » (Tadjo, 2017 : 96) et elle lutte pour éprouver des sensations porteuses de résilience telles que le rapport à la nature, à la pluie :

L'autre jour, la pluie est tombée. J'étais contente. La pluie, enfin. Je suis sortie pour qu'elle touche mon corps. Pour que chaque goutte d'eau me dise que j'étais en vie. Pour que chaque goutte d'eau lave mon visage et me montre que la fraîcheur est toujours possible (Tadjo, 2017 : 96).

Un préfet, « responsable des équipes de sensibilisation qui parcourent ma région » (Tadjo, 2017 : 97), réfléchit sur l'évolution de l'épidémie, en Afrique d'abord et

sur le plan international ensuite, en Espagne, lorsque deux prêtres ont été rapatriés et décèdent dans un hôpital de Madrid, et dans d'autres pays occidentaux. Il constate que c'est à ce moment-là que les pays occidentaux réalisent qu'ils sont « vulnérables » (Tadjo, 2017 : 104). Sa réflexion porte sur les mesures à établir, sur le plan politique, qui sont censées compléter les apports de la science. Il propose la patience, la confiance en vue de convaincre et, surtout, la solidarité, tant à l'intérieur des villages et des villes qu'à l'échelle internationale, une solidarité à long terme :

La vraie solidarité, c'est celle qui se conçoit pour durer. Dans ce sens-là, si j'avais un autre conseil à donner à la communauté internationale, je lui demanderais de s'intéresser à la manière dont l'aide a été gérée. Est-ce que les projets de réhabilitation des infrastructures médicales ont bien vu le jour ? Est-ce que la formation du personnel est effective ? Sommes-nous mieux préparés à l'éventualité d'une autre catastrophe, ou l'oubli s'est-il déjà installé dans l'épaisseur des jours ? (Tadjo, 2017 : 106).

Les voix d'autres acteurs d'Ébola traduisent d'autres expériences et dévoilent d'autres problèmes. Ainsi, le volontaire étranger employé d'une ONG qui a été infecté par le virus et qui pense que la possibilité d'avoir d'autres épidémies dans l'avenir devrait comporter l'idée que c'est « le début d'une longue bataille » (Tadjo, 2017 : 112). Une mère adoptive met en relief le problème des « enfants d'Ébola » (Tadjo, 2017 : 117) : des enfants touchés par Ébola qui, après avoir fait face à des tragédies familiales, « ont perdu leur innocence [...], leur royaume [...] [et] leur jeunesse » (Tadjo, 2017 : 116), ont été rejetés et sont devenus marginaux, vivant dans la rue, tout en devant assumer souvent un nouveau rôle, comme chefs de famille.

Les deux dernières voix des acteurs qui luttent sont celles d'un chercheur congolais et celle d'un homme passionné de poésie qui envoie des poèmes à sa fiancée, atteinte du virus, à l'intérieur de l'hôpital, pour lui exprimer son grand attachement. Lorsqu'il apprend la mort de celle qui lui avait redonné l'envie de vivre, après avoir vécu l'expérience de la guerre, d'une autre guerre « tout aussi dévastatrice. Celle des hommes, celle des chefs avides de pouvoir » (Tadjo, 2017 : 126), il écrit un poème, « tel un cri lancé à la face du ciel » (Tadjo, 2017 : 128), un poème sur la douleur : « Douleur [...] Déchirure / [...] Douleur / Éclair, foudroyante / À souffrir, à mourir / Cruelle » (Tadjo, 2017 : 128-129).

Après la voix qui rappelle que « [l]a poésie offre un peu de consolation face à la puissance absolue de la mort » (Tadjo, 2017 : 121), la voix du chercheur congolais qui a détecté le virus souligne l'importance de trouver les outils pour combattre efficacement Ébola, et critique le fait que, dans les décisions à prendre au sein des compagnies pharmaceutiques, l'aspect financier, « l'argent à gagner » (Tadjo, 2017 : 132), l'emporte souvent sur la qualité scientifique des recherches. Sa lucidité l'amène à se poser

une question essentielle : « Nous avons la capacité d'empêcher Ébola de refaire surface, mais l'humanité en a-t-elle vraiment la volonté? » (Tadjo, 2017 : 132).

3.3. Les voix du « fin fond de la forêt » : le virus et la Chauve-Souris

Dans la conception non anthropocentrique qu'expose Véronique Tadjo, le virus « ne représente ni le bien ni le mal, car ce n'est pas ainsi que fonctionne la nature. Le virus est là pour dire que le plus grand danger pour les hommes, ce sont les hommes eux-mêmes » (Dansoko, 2017 : 10-11). Le virus se présente comme « un virus millénaire » (Tadjo, 2017 : 141) appartenant à la famille des *Filoviridae* et vivant dans « cette forêt extraordinaire appelée « primaire » et où tout est resté en l'état comme dans un temps immuable » (Tadjo, 2017 : 141). Il explicite que son objectif est de rester vivant et de se reproduire : « J'ai juste besoin de me nourrir et de me défendre. Un amas de chair me convient. Un réceptacle quelconque, que ce soit un animal ou une créature humaine » (Tadjo, 2017 : 143).

Il proclame sa puissance et celle de ses congénères, face à laquelle les êtres humains se montrent vulnérables : « Nous, les virus, avons réussi à conquérir la planète. [...] Nous sommes partout. Nous nous réinventons, accélérons nos mutations, opérons nos multiplications. Les hommes n'arrivent pas à nous cerner. [...] Nous pouvons traverser les frontières et les continents à notre guise » (Tadjo, 2017 : 143-144). La peur du virus serait, d'après lui, liée à la prise de conscience de l'impuissance humaine face à des dangers qu'on ne peut pas maîtriser : « Peut-être que les hommes ont peur de moi parce que je leur rappelle combien la vie est fragile et éphémère » (Tadjo, 2017 : 150).

Il reconnaît que sa défaite est le fruit de la solidarité des êtres humains, de l'effort et la volonté de travailler et de lutter ensemble :

Pour dire la vérité, je ne crains qu'une chose : voir les hommes aller contre leur nature néfaste et s'entre-aider. Car ce n'est pas la science et l'argent qui m'ont fait reculer, alors que j'étais près du but. Non, ce sont les gens ordinaires qui petit à petit ont compris qu'ils seraient plus forts s'ils pensaient ensemble, travaillaient ensemble, luttaient ensemble au-delà de leurs intérêts immédiats et de leurs douleurs personnelles. (Tadjo, 2017 : 150).

La voix de la Chauve-Souris s'oppose à celle du virus Ébola. Elle exprime son regret d'avoir laissé le virus s'échapper de son ventre. Elle se présente comme une créature pacifiste, et est navrée de n'avoir pas pu empêcher le virus d'aller « semer la terreur chez les hommes et les bêtes » et d'être « diabolisée » (Tadjo, 2017 : 155). Elle tient à faire le récit de ses origines, étant fière d'être le fruit de l'amour d'un renard sauvage et d'une colombe à la beauté légendaire, fière d'être « hybride » :

Oui, je suis hybride, et j'en suis fière. Nous sommes tous hybrides. Animal humain, homme animal. Nous avons tous une face claire, une face sombre. [...] Des millions de formes de vie sont apparues et ont disparu au cours des âges. Il faut être

multiple pour s'adapter, et non sec comme de la pierre, sec dans sa tête et dans son corps. [...] Hélas, les hommes rêvent encore d'une pureté qui n'existe pas, d'une unité qui n'a jamais eu lieu. (Tadjo, 2017 : 157).

La Chauve-Souris critique l'arrogance des êtres humains qui se croient des « demi-dieux » (Tadjo, 2017 : 158), estimant qu'ils peuvent tout contrôler au moyen des « nouvelles technologies [et] les innovations » (Tadjo, 2017 : 158). Elle souligne que les hommes doivent « appren[dre] à partager entre eux, entre nous, entre les créatures à naître [...], prendre conscience de leur appartenance au monde, de leur lien avec toutes les autres créatures, petites ou grandes » (Tadjo, 2017 : 158-159). La Chauve-Souris et le Baobab sont d'accord sur l'idée que les hommes doivent « [p]rendre [...] conscience du péril qu'ils font peser sur leur propre espèce et sur toute la biosphère [...] [et] signer un pacte de bonne entente avec la nature. Nous devons vivre ensemble et préserver le bien-être de la planète » (Tadjo, 2017 : 159, 163).

4. Conclusion : Tadjo, solidarité et « conscience planétaire »

L'analyse de deux des romans les plus remarquables de Tadjo nous fait prendre conscience de la portée de l'écriture engagée de l'auteure. Au-delà de sa volonté de faire un travail de mémoire des crises majeures de l'Afrique, le génocide contre les Tutsi au Rwanda et l'épidémie d'Ébola en Afrique de l'Ouest, l'écrivaine se rapproche d'Achille Mbembe dans son analyse de l'écocide et dans sa proposition de repenser le monde et de le réparer. Elle rejoint Mbembe, qui met en relief l'importance et l'urgence d'intégrer une nouvelle « conscience planétaire » (Mbembe, 2023a : 175), associée à une « éthique de la cohabitation » (Mbembe, 2023a : 179), entre les humains et entre les espèces.

Dans *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, qui est perçu, dans l'approche théorique contemporaine du roman africain, comme faisant partie du « roman de guerre » (Nyela et Bleton, 2009), le traitement romanesque du génocide devient producteur d'une esthétique associée à une représentation du social comme du chaos. La violence y déconstruit le genre romanesque, crée un bouleversement scriptural et discursif manifesté dans la désagrégation du récit, la démultiplication des voix et instances narratives et la pratique de l'intertextualité.

Dans le roman *En compagnie des hommes*, Tadjo a recours à un langage imagé, et convoque des légendes, des proverbes ainsi que l'atmosphère de conte en vue de s'éloigner de la représentation de l'Afrique donnée par les médias, à savoir « celle de l'Apocalypse, celle du continent de tous les désastres » (Marin La Meslée, 2017 : 7). Elle choisit le Baobab comme porte-parole, non seulement parce qu'il est lié à l'Afrique mais aussi parce que « c'est un arbre qui frappe les consciences, un arbre universel » (Dansoko, 2017 : 8). Et elle met en relief la solidarité comme valeur prioritaire et nécessaire : la solidarité entre les scientifiques et les guérisseurs, entre des soignants

provenant de plusieurs pays, et entre les humains, les espèces animales et végétales, ainsi que l'ouverture aux pensées animistes africaines.

Tadjo propose ainsi une esthétique hybride et invite à une ouverture et à un dialogue entre des cosmovisions et imaginaires différents. Elle revendique l'importance d'instaurer un dialogue des cultures et de promouvoir une véritable coopération entre les peuples, basée sur « le respect mutuel, l'échange équitable et la solidarité agissante » (Tadjo, 2018 : 11).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOURDELAIS, Patrice & Didier FASSIN (2005) : *Les constructions de l'intolérable. Études d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral*. Paris, Éditions La Découverte (coll. Recherches).
- CORBIN, Alain (2020 [2013]) : *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*. Paris, Flammarion (coll. Champs histoire).
- DANSOKO TOURÉ, Katia (2017) : « *En compagnie des hommes*, de Véronique Tadjo : le virus et le baobab ». *Jeune Afrique*, 23 novembre. URL : <https://www.jeuneafrique.com/mag/494164/culture/litterature-en-compagnie-des-hommes-de-veronique-tadjo-le-virus-et-le-baobab>
- DIOP, Boubacar Boris (2011 [2000]) : *Murambi. le livre des ossements*. Paris, Zulma.
- DUMAS, Hélène (2024 [2014]) : *Le génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*. Paris, Éditions du Seuil.
- GBADOUA UETTO, Viviane (2013) : *Littérature féminine ivoirienne. Une écriture plurielle*. Paris, L'Harmattan (coll. Études africaines).
- GENETTE, Gérard (1987) : *Seuils*. Paris, Éditions du Seuil.
- MARIN LA MESLÉE, Valérie (2017) : « Véronique Tadjo : « La littérature peut créer un espace de mémoire ». *Le Point*, 12 décembre. URL : https://www.lepoint.fr/afrique/veronique-tadjo-la-litterature-peut-creer-un-espace-de-memoire-12-09-2017-2156378_3826.php#11
- MBEMBE, Achille (2023a) : *La communauté terrestre*. Paris, La Découverte.
- MBEMBE, Achille (2023b) : « Les mythes ancestraux africains sont là en réserve pour penser la crise écologique ». Entretien animé par Alexandre Lacroix. *Philosophie magazine*, 167, 66-71.
- MUKASONGA, Scholastique (2006) : *Inyenzi ou les Cafards*. Paris, Gallimard.
- NORA, Pierre (1984) : *Les Lieux de mémoire : I. La République*. Paris, Gallimard.
- NYELA, Désiré & Paul BLETON (2009) : *Lignes de fronts. Le roman de guerre dans la littérature africaine*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- PELLUCHON, Corine (2018) : *Éthique de la considération*. Paris, Éditions du Seuil.

- RICCEUR, Paul (1990) : *Soi-même comme un autre*. Paris, Éditions du Seuil.
- RICCEUR, Paul (2017) : *Philosophie, éthique et politique. Entretiens et dialogues*. Paris, Éditions du Seuil (coll. La couleur des idées).
- SARR, Felwine (2016) : *Afrotopia*. Paris, Éditions Philippe Rey.
- SEMUJANGA, Josias (2007) : « Le témoignage de l’Itsembabwoko par la fiction. L’ombre d’Imana ». *Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature*, 69 : 1. URL : <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol69/iss1/9>
- TADJO, Véronique (2000) : *L’ombre d’Imana. Voyages jusqu’au bout du Rwanda*. Arles, Actes Sud.
- TADJO, Véronique (2002) : « Véronique Tadjó, voyages jusqu’au bout du Rwanda ». Entretien animé par Boniface Mongo-Mboussa, in Boniface Mongo-Mboussa (dir.), *Désir d’Afrique*. Paris, Éditions Gallimard (coll. Continents noirs), 190-196.
- TADJO, Véronique (2017) : *En compagnie des hommes*. Paris, Éditions Don Quichotte.
- TADJO, Véronique (2018) : « Il est grand temps d’inscrire la littérature du Sud dans l’imaginaire francophone occidental ». *Revue de l’Université de Moncton*, 49 : 2, 9-11. DOI : <https://doi.org/10.7202/1069741ar>